L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er mars 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	66	17
Midi.....	70	19
3 P. M.....	74	21
P. M.....	74	21

La grève à Philadelphie.

On se demande souvent pourquoi l'homme qui est un être pensant se laisse si rarement guider par son intelligence et obéit plutôt à ses instincts mauvais.

La situation troublée qui, depuis trop longtemps déjà, règne à Philadelphie nous est une preuve que l'homme, dès que ses intérêts sont en jeu, perd toute notion d'équité; sur toute question ne raisonne qu'à sa manière; ne voit les choses que sous l'aspect qui lui est le plus favorable; méconnait tout droit qui n'est pas le sien; en d'autres mots, n'a d'égards que pour son individu, sa personnalité, son moi.

La lutte entre le Capital et le Travail, qui s'est élevée, il y a quelques jours, à Philadelphie et qui se poursuit avec une opiniatreté de part et d'autre qui ne permet pas d'en prévoir la fin prochaine, ne se différencie de toutes les luttes auxquelles ont été engagées les deux forces depuis des années, que par le théâtre où elle se livre.

Les grèves n'ont-elles pas toutes, ou presque toutes, la même origine; ne s'appuient-elles pas sur le même prétexte, ne procèdent-elles pas de la même façon pour imposer leurs exigences avec cette fallacieuse prétention qu'elles sont faites dans l'intérêt du droit et de la justice.

On se rappelle les regrettables incidents qui se produisirent dans la grande ville au cours de la dernière huitaine; les nombreuses tentatives que la compagnie des chemins de fer urbains fit pour rétablir, dès les premières heures de la grève, le service de ses tramways et les scènes de désordre qu'elles provoquèrent, scènes où il y eut mort d'homme.

La police aidant, ces tentatives finirent par réussir, et, à l'heure présente, les voitures publiques sillonnent les rues de Philadelphie; mais cet état de choses durera-t-il? A tout instant n'est-il pas menacé d'une rupture dont les conséquences seraient déplorables?

Les Philadelphiens ne voient pas d'un œil indifférent l'aspect menaçant sous lequel s'annonce l'avenir. Le Conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer reste irréductible; rien, dit-il, ne le fera abandonner le terrain sur lequel il s'est placé; et devant lui, dans une attitude provoquante se tient le parti des travailleurs qui n'a pas désarmé et se propose de reprendre les hostilités au premier signal des leaders.

C'est aujourd'hui que se consulteront tous les corps des arts et métiers pour décider de la ligne de conduite à suivre. A cette réunion il sera pris la résolution de lever à nouveau l'étendard de la révolte ou de se soumettre à la volonté des gens qui donnent de l'emploi aux travailleurs. Quelle voix écouteront les grévistes? celle de la raison qui est toujours bonne conseillère, ou celle d'un sot orgueil.

Si la dernière parle plus haut que l'autre, il faut s'attendre à voir se déclarer une grève générale; alors, gare aux conséquences, car la patience chez les peuples, comme chez les hommes, a des bornes.

Et quand débordera la coupe des souffrances, car personne n'échappera à celles-ci, qui sait! si les grévistes ne seront pas les premiers à reconnaître l'injustice du lien de solidarité qui tient ensemble les Unions, qui force les unes à soutenir les extravagantes prétentions des autres. Car au sein des classes ouvrières sont bien des hommes justes et bons, qui souvent obéissent à contre cœur aux ordres qui leur viennent de leurs meneurs, de ceux qui possèdent le pouvoir dirigeant.

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

C'est au moment où j'allais quitter le théâtre du Vaudeville de la place de la Bourse que pour la première fois j'eus l'honneur d'entrer en relations avec Dumas fils.

Je n'ai garde d'oublier que ce fut son filleul, M. de La Charlotterie, qui voulut bien me présenter à l'auteur de "La Dame aux Camélias."

J'éprouvais, je l'avoue, une très vive émotion de me trouver en face d'un homme dont l'aspect, plus que réservé, n'était pas fait pour me mettre à l'aise, bien qu'ayant toujours professé plus que de l'admiration, une sorte de culte, pour celui que bien peu de gens ont connu sous son véritable aspect, dont le regard scrutateur semblait plus préoccupé de lire au fond de votre âme que prêter une attention soutenue aux paroles qui sortaient de votre bouche.

Quant à l'indifférence qu'il affectait, elle n'était que le masque derrière lequel se cachait une grande timidité.

Jamais satisfait de son travail, il recommençait sans cesse, biffant, raturant sans pitié le matin ce qu'il avait écrit la veille.

Lorsque je lui fus présenté par M. de La Charlotterie, je me souviens d'avoir été frappé de la ressemblance qui existait entre lui et son parrain: même son de voix, similitude de gestes, d'attitudes, même forme de chevelure, en un mot, une réduction, un abrégé de Dumas, un tableautin dessiné par Meissonier. Et comme je faisais part à mon aimable introducteur de la crainte de ne pas plaire à celui que j'aimais pour toutes les jouissances littéraires dont je lui étais redevable:

—Vous avez bien tort de craindre, me répondit M. de La Charlotterie, mais vous avez raison de l'aimer. Vous allez voir le moins compliqué des hommes, un être très doux, très bon, doublé d'un philanthrope méconnu, ou, pour mieux parler, "inconnu". N'ayant pas l'habitude à chaque fin d'année de confier à la presse la liste de ses actes de charité, on ne le connait pas. C'est un tendre, un impulsif, plus sensible à une bonne parole qu'à un mauvais procédé, cultivant l'amer plaisir de faire des ingrats; ce que l'on peut dire ou écrire à son sujet le laisse de la plus parfaite indifférence, ne se préoccupant que de son travail, de ceux qu'il aime et dont il est aimé. Il a semé autour de lui l'envie, la haine. C'était facile à prévoir. Comment les médiocres, les ratés, ceux qui font des mots sur ceux qui font des pièces, à qui le souvenir d'un bienfait semble trop pesant?.... Comment ces littérateurs nés et mort d'un bâillement, eussent-ils pu lui pardonner ses succès, et surtout sa fortune? Mais, poursuivit M. de La Charlotterie, M. Dumas a encore cette supériorité.... que l'ingratitude ne l'a pas plus corrigé de la charité, que l'injustice ne saurait le faire se départir de cette douce philosophie dont il s'est armé pour la lutte de chaque jour, de chaque instant.

Je me souviens que, plus tard, au cours de nos relations, alors que je le priais de nous livrer au plus vite la pièce que la Comédie-Française attendait avec tant d'impatience. "Si je n'écris pas, me répondait-il, c'est que je n'ai rien d'intéressant à dire, et, dans ce cas, ne vaut-il pas mieux garder le silence?"

Et je compris bien vite que, s'il montrait une si prudente réserve, c'est qu'il sentait bien qu'il portait le double fardeau d'un nom glorieux.

"Il est enchanté, nous dit M. Emile Perrin, après la première répétition du "Demi-Monde", et j'ai tout lieu de croire qu'il pense à une pièce nouvelle, qu'il nous destine."

Ce fut M. Régnier qui surveilla les études du "Demi-Monde", dont la distribution choisie par Dumas réunissait les noms de Mmes Croizette, Nathalie, Tholer et Broisat; de MM. Got, Delaunay, Thiron, Frédéric Febvre. La première se donna le 29 octobre 1874.

Jamais répétitions ne furent plus gaies, plus intéressantes; on travaillait de tout cœur.

En nous quittant le premier jour, Dumas nous dit:

—Vous êtes tous très aimables, et je vous avoue que j'ai été agréablement surpris; on m'avait tant dit de mal de cette maison, que je n'y entrais pas sans une certaine appréhension. J'y trouve des interprètes parfaits, des comédiens avertis, vivants, courtois.... Je suis encore sous le charme, et n'oublierai pas votre aimable accueil.

Répéter avec Dumas, était pour moi, non seulement une joie profonde, mais encore un précieux enseignement.

Cette reprise du "Demi-Monde", dont, à cette époque, on respectait le texte, eut un grand succès; dans ce vaste cadre, toutes les situations en s'élargissant gagnaient en autorité.

Le 14 février 1876, première de "L'Etrangère" avec cette distribution: Mmes Sarah Bernhart, Croizette, Madeleine Brohan....Quel trio!

MM. Got, Coquelin aîné, Thiron, Mounet-Sully, Frédéric Febvre.

Cette même année, où nous représentâmes "L'Ami Fritz", le partage s'élève à quarante-deux mille francs.

On en cause encore à la veillée.

Le 2 décembre 1878, première du "Fils naturel", dont voici l'intéressante distribution:

Mmes Favart, Baretta, Jouassain.

MM. Coquelin aîné, Worms, Thiron, Boucher, Frédéric Febvre.

Bien que Dumas, dans une de ses préfaces, je crois, ait écrit que tous les enfants étaient naturels, ce titre a toujours été un obstacle, non au succès, mais à la fortune de la pièce.

Le 31 janvier 1881, première de "La Princesse de Bagdad", jouée par Mlle Croizette, MM. Worms, Thiron, Garraud, Sylvain, Frédéric Febvre.

La répétition générale avait été un triomphe; le soir de la première, il y eut des "tousseurs", attendant habilement la fin d'une période pour couvrir le mot de valeur d'une formidable quinte.

"C'est curieux, nous disait Dumas, ce qu'il y a de gens qui s'enrhument à mes pièces".

Puis vint "Francillon" à la suite de "La Princesse Georges", de "La Visite de noces" et de "Denise".

"Francillon" se joua le 17 janvier 1887, avec un succès contre lequel aucun rhume n'aurait pu prévaloir.

La distribution était digne de l'auteur et de la maison:

Mmes Bartet, Reichemberg, Pierson; MM. Worms, Thiron, Truffier, Laroche, Frédéric Febvre.

A Emile Augier, qui le complimentait, en voulant bien m'associer à la réussite de l'ouvrage: "Oh! le premier acte n'est rien pour Febvre, répondait Dumas; c'est au second acte qu'il faut le voir, quand il traverse les cerceaux de papier!"

De tous les rôles qui m'ont été confiés, le plus difficile, le plus périlleux est, sans contredit, ce Lucien de Riverolles, ce "clubman en son", comme l'a appelé Dumas. Mais je fus largement payé de ma peine par les quelques lignes qu'il voulut bien me consacrer:

"Par sa composition de Lucien de Riverolles, le comédien ajoute à l'œuvre, en faisant entendre tout ce que l'auteur n'a pas pu dire."

Pour nous autres, une appréciation aussi flatteuse, dans une préface signée Dumas, outre qu'elle tire notre nom de l'oubli pour l'avenir, nous constitue une sorte de parchemin.

Un jour que j'assurais Dumas de ma profonde gratitude à M. de La Charlotterie, pour sa courtoise entremise: "C'est, en effet, me répondit l'auteur de "La Visite de Noces," un gentil garçon, intelligent, travailleur, d'une grande dignité de caractère, qui ne peut douter de mon affection, pas plus que je ne peux douter de la sienne, car, depuis sa naissance, il ne m'a jamais quitté. J'ai toujours eu en lui une entière confiance, dont jamais il ne m'a fait repentir! En un mot, je l'aime et l'ai toujours aimé comme un fils...."

Doux et cher maître, dont la mémoire est au meilleur et au plus profond de mon cœur, je n'ai pas oublié qu'aux heures mauvaises ou douloureuses, dont nul de nous n'est exempt, alors que vous m'en faisiez parfois la confidence, vous me disiez souvent: "Je vous en prie, mon cher Febvre, ne parlez à personne de mes souffrances morales ou physiques.... Rien ne saurait m'être plus pénible que la pitié des indifférents!...."

FREDERIC FEBVRE.

Brulés vifs.

Schenectady, N.Y. 1er mars.—Trois employés ont perdu la vie, aujourd'hui, dans un incendie qui a détruit le bâtiment de l'Union Chrétienne des Jeunes Gens, à Rotterdam Junction, près de Schenectady. Les corps n'ont pas été retrouvés.

Le carême à la cathédrale.

Troisième conférence.

Les prédications du Rév. P. Grolleau deviennent de plus en plus intéressantes et sont toujours impatiemment attendues. A l'attrait que présente l'enseignement des doctrines chrétiennes par un théologien de sa compétence, s'ajoute celui d'une parole chaude, vibrante, colorée, et surtout convaincante; parole qui, si elle a de l'éclat, ne manque pas d'onction et qui, après avoir attiré les pécheurs autour du confessionnal, comme le faisait celle de Lacordaire, les y fera entrer, comme le faisait celle de Ravignan.

La vérité première, le premier des êtres, Dieu et ses mystères éternels, sont si hauts et si loin, qu'il nous faut absolument un intermédiaire obligé, entre le ciel et la terre. Nous l'avons, c'est l'Eglise enseignante, et la troisième conférence du prédicateur roule toute entière sur le rôle de l'Eglise nous proposant ses vérités que nous devons croire pour être sauvés.

Cet intermédiaire ne pouvait pas être Dieu directement, car elle est bien close, l'ère des révélations immédiates. La Bible non plus ne peut pas remplir cet office, car la Bible est lettre morte, et il nous faut une autorité · enseignante, pleine de vie, dont la voix puisse retentir à nos oreiles.

Alors c'est intermédiaire c'est Dieu, mais Dieu incarné par l'opération du St-Esprit dans le sein de cette grande personnalité morale qui s'appelle l'Eglise catholique infaillible. Donc nous sommes certains de posséder la vérité, car quand l'Eglise parle, c'est toujours Jésus-Christ, c'est toujours Dieu qui parle.

A son tour, l'Eglise envoie ses apôtres aux quatre coins du monde: "Mittantur". Et cette mission constitue précisément les lettres de créance de ses ambassadeurs. Elles leur donnent l'autorité nécessaire pour enseigner la Vérité à tous les pays, à tous les âges, à tous les peuples.

Au catéchisme, c'est aux petits enfants que l'Eglise enseigne les éléments de la religion. Chaque dimanche, par les sermons, elle instruit les adultes. Ses théologiens et ses docteurs ouvrent leurs classes aux hommes qui veulent pousser plus loin leurs études religieuses et en même temps ses missionnaires portent le flambeau de la foi aux sauvages cannibales du centre de l'Afrique.

L'Eglise est donc bien la voix de Dieu qui se fait entendre à tous les hommes et dont tous doivent suivre les enseignements sans crainte de se tromper.

Collision de deux bacs.

Philadelphie, 1er mars—Deux ferry-boats sur lesquels se trouvaient de nombreux passagers, ont fait collision ce matin sur la rivière Delaware, pendant un épais brouillard.

Neuf personnes ont été grièvement blessées.

TULANE.

Salle comble hier soir au Tulane pour assister à la représentation de "The Thief", l'émouvante comédie dramatique qui attire cette semaine le Tout-Nouvelle-Orléans à l'élégant théâtre de la rue Baronne.

CRESCENT.

Il y avait une nombreuse foule hier aux deux représentations de "Forty-Five Minutes from Broadway" données au Crescent et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux artistes qui interprètent cette jolie comédie-musicale.

En matinée demain.

ORPHEUM.

Le succès du programme de l'Orpheum s'accentue à chaque représentation, ce qui s'explique par le talent des artistes, en particulier de Mlle Dazie, ravissante dans son interprétation de la jolie pantomime intitulée "L'Amour de l'Artiste".

Mort du Rév. Père Judge.

Le Rév P. Patrick V. Judge, C. M., de l'église St-Etienne, située avenue Napoléon, près de la rue Camp, est mort à l'Hôtel Dieu hier matin à 11 heures et demie, après quelques jours de maladie. Le Rév Père avait eu une attaque de grippe ces jours derniers et comme son état ne s'améliorait pas il avait été transporté à l'Hotel Dieu mercredi dernier.

Une pneumonie s'est déclarée et malgré les soins assidus des médecins de l'institution, il a succombé à cette maladie.

Agé de 54 ans, le Père Judge avait été ordonné prêtre en 1887. Depuis une dizaine d'années, il gérait les affaires de l'Eglise St-Etienne.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 février 1910.

I.—La Faiblesse Humaine, première partie, par M. Paul Margueritte.

II—Le Roi et la Reine de Naples (1805-1812).—II. Vicissitude du Ménage.—Le Baptême du Roi de Rome, par M. Albert Vandal, de l'Académie Française.

III.—Le Roman Français.—II. L'Honnête Homme et la Précieuse.—Le Grand Cyrus et la Clélie, par Victor Cherbuliez.

IV—Bismarck et la Papauté (1870-1872).—II. La Formation du Centre et les Nationaux-Libéraux, par M. Georges Goyau.

V.—L'Armée Anglaise, par M. le général H. Langlois.

VI. — Edouard Rod, par par M. Emile Faguet, de l'Académie Française.

VII.—Les Finances Ottomanes.—Les Deux Premiers Budgets Constitutionnels, par M. Raphael-Georges Lévy.

VIII.—Poésies, par M. Fernand Cregh.

IX.—Revue Dramatique.—Chantecler, de M. Edmond Rostand, à la Porte-Saint-Martin, par M. René Doumic, de l'Académie Française.

X. — Revues Etrangères.— Une Amie du Grand Frédéric.— Barberina Camponini, par M. T. de Wysewa.

XI. — Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

XII. — Bulletin Bibliographique.

PETITE VICTIME DE L'ECZEMA

Empirait Malgré Six Mois d'Excellent Traitement — Insomnies Terribles — Visage, Tête et Mains Masses d'Humeur Horrible.

UN SEUL ASSORTIMENT DE CUTICURA LE GUERIT

"Je sens que je dois vous faire savoir avec quel succès j'ai employé les Remèdes Cuticura. Mon baby avait sept mois quand il eut à la peau ce que nous prenions pour des échauboulures, mais qui graduellement devint une vilaine éruption. Le docteur appelé par nous déclara que c'était un eczéma et pendant six mois l'enfant fut traité par trois des meilleurs médecins d'Atchison, mais il allait de mal en pis. Son visage, sa tête et ses mains ne formaient qu'une plaie. Il souffrait sans cesse. Nous avions à lui attacher les mains pour l'empêcher de se gratter. Jamais il ne dormit bien du jour où il tomba malade jusqu'à sa complète guérison. Il nous tenait éveillés à toutes heures de la nuit et sa santé n'était pas bonne. Nous avions tout essayé excepté le bon remède. Finalement j'achetai un un assortiment des Remèdes Cuticura et je suis heureux de dire qu'il était guéri avant que nous les eussions entièrement employés. Nous avons attendu un an et demi pour voir si le mal reviendrait, mais il n'en a rien été et sa peau est aussi belle et nette aujourd'hui qu'elle pourrait l'être. J'espère que d'autres que moi pourront épargner des souffrances à leurs enfants avec Cuticura et s'épargner aussi des dépenses. John Leason, 1403 Rue Atchison, Atchison, Kan., 19 Oct. 1909."

Un seul assortiment de Remèdes Cuticura, ne coûtant qu'un dollar et consistant de Savon pour nettoyer, d'Onguent pour cicatriser et de Pilules pour purifier, a fréquemment guéri des cas chroniques d'humeurs torturantes et qui défigurent les babys, enfants et adultes, alors que les meilleures méthodes connues de la profession avaient échoué. Pureté absolue garantie.

EFFIE SHANNON DANS "THE THIEF", AU TULANE.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

N 101 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

QUATRIÈME PARTIE

VIE PERDUE!

VI

L'OBSTACLE

(*Suite.*)

Il glissa à ses genoux, passa ses bras autour de sa taille, et comme elle baissait la tête à la hauteur des lèvres du marquis, elles effleurèrent son front par d'un chaste baiser.

Et aussitôt elle reprit:

—Je vous demanderai seulement une grâce.

—A moi!

—Oui, à vous, mon plus cher ami!

—Parlez. C'est un ordre.

Elle sourit avec sa grâce, pleine de bonté mais un peu malicieuse.

—Ce sera d'attendre quelques mois pour donner suite à vos projets et d'ici là d'en garder le secret.

Il essaya de l'attendrir.

—Nous avons déjà perdu tant d'années! murmura-t-il.

—Par votre faute!

—Alors, vous voulez me mettre en pénitence?

Elle secoua la tête.

—Non, mon cher Jacques, dit-elle, mais serait il généreux à nous d'afficher notre bonheur devant les autres au moment où ils sentiront que le leur est impossible. Laissons passer le temps qui apaise toutes les douleurs!

—Vous avez raison, dit vivement le marquis, et votre âme a des délicatesses que les autres ne connaissent pas. Nous attendrons!.....

Elle leva le doigt.

—En secret! fit-elle.

—Comme il vous plaira.

—Alors vous avez ma parole et j'espère que ni l'église ni mon père ne nous empêcheront de nous aimer.

—Toute la vie!

Elle fit un tour dans la chambre, examinant les vues, les cartes accrochées aux murailles, écoutant les explications du marquis, le cœur inondé d'une joie profonde, et tout à coup elle dit:

—Je vous quitte. Vous serez seul ce soir. Venez dîner à la maison, mais pas un mot, n'est-ce pas?

—C'est promis!

Elle ajouta:

—Et pourtant, mon pauvre père sera bien heureux, lui aussi, car il vous aime comme un fils! Mais j'espère que nous le conserverons longtemps encore, et il attendra comme nous....

Le marquis demanda:

—Combien?

—Jusqu'aux beaux jours de l'été, est-ce trop?

—C'est long, mais puisqu'il faut se résigner, je me résigne!

Elle sortit en disant:

—Travaillez et ne me suivez pas. Je vous le défends.

Mais cette défense fut tempérée par un petit salut de la main qui ressemblait à un baiser.

VII

LE PACTE

A peu près à l'heure où Jacques d'Angeville déclarait enfin à l'indulgente et douce fille qui s'appelait Jeanne de Vrigny les sentiments que tant d'autres avaient inutilement conçus pour elle, parce que dans le secret de son âme elle s'était promis, comme la pauvre fille du grand fermier d'Angeville, de n'avoir qu'un amour dans sa vie, son fidèle ami Jean de Vrigny prenait à la gare Saint-Lazare le train qui partait pour Rouen et la ligne du Havre.

A sept heures, par une nuit triste, une nuit d'hiver, froide et sans lune, mais éclairée par une multitude d'étoiles qui scintillaient dans un ciel sans nuages, il arriva dans une voiture de louage prise à Barentin, au château de son ancien camarade, le baron de Frévaux, dans la campagne, aux environs d'Alvimare.

Lorsqu'il descendit de voiture devant les communs, un grand gaillard d'une quarantaine d'années, aux traits énergiques, vint au devant de lui.

C'était le premier piqueur de la meute du baron.

Il s'écria:

—Comment, c'est vous, monsieur le vicomte?

—Oui, mon vieux Samson.

—Par un temps pareil! Il va geler à pierre fendre.

—Tant pis. Je dois retourner à Barentin pour reprendre le train à une heure du matin.

—Et auparavant?

—Frévaux est ici?

—Non, monsieur le vicomte.

—Il n'est pourtant pas à Paris. Je suis passé chez lui avant de prendre le train. Où est-il?

—Au Havre.

—Chez Colleville?

—Oui, monsieur le vicomte.

—Alors, tu vas me donner un cheval.....

—Tout de suite?

—A l'instant. J'ai une course à faire, aller et retour.

—Longue?

—Une quarantaine de kilomètres, en tout.

Le piqueur déclara:

—Ce n'est pas une affaire. Vous pouvez choisir dans la collection.

Ils entrèrent dans une écurie. Dix chevaux étaient attachés entre leurs stalles.

Le compagnon de Jacques d'Angeville les examina d'un coup d'œil et dit:

—Donne-moi celui que tu voudras. Tu les connais mieux que moi. Et vite! Une cravache et une peau de loup!

Le piqueur demanda:

—Vous ne voulez pas manger un morceau auparavant?

—C'est fait.

—Et boire un verre de fine?

—Ce ne sera pas de refus, le coup de l'étrier.

—Vous avez raison, car le vent est plein nord et va piquer.

Samson s'arrêta devant une jument blanche, âgée, mais sans tares, solide, près de terre, à l'encolure légère, à la croupe large et puissante, et il dit au vicomte:

—Tenez, prenez moi ça! C'est peut être la moins distinguée de l'écurie et il se peut que vous mettiez quelques minutes de plus qu'avec les chevaux du patron, mais c'est fidèle et sûr, ça ne ronche pas et ça n'a peur de rien.... Et puis.....

Le piqueur ajouta finement;

—S'il faut vous attendre à une porte, vous pouvez être tranquille. Elle ne vous laissera pas en chemin. C'est ma bête et je la connais. N'est-ce pas, Fifine?

La jument hennit doucement.

—C'est bon, dit Jean de Vrigny. Donne.

Deux minutes après, enveloppé dans une bonne peau de loup, son chapeau mou sur la tête, des bottes aux jambes, un cigare aux lèvres, après avoir trinqué avec le piqueur, il le saluait de la main et lui disait:

—A onze heures, au plus tard je suis là!

—Bonne chance, monsieur le vicomte.

Et le cavalier s'en alla tranquillement pour mettre sa monture en haleine.

Samson l'écoutait s'éloigner en songeant:

—Quelque histoire de femme! Oh! cette jeunesse!

C'était pour une affaire de femme, en effet, que "Fifine" quittait sa bonne écurie au moment où elle se promettait d'étendre ses vieux membres un peu raidis par l'âge sur une confortable litière de paille de blé qui poussait si haut dans les plaines opulentes de cette Limagne de la Normandie.

A ce moment, à la Coudraie, Suzanne quittait de son côté la salle à manger chaude et riante où elle venait d'abréger son dîner, sous le coup d'une poignante inquiétude.

Vers trois heures de l'après-midi, alors qu'elle se promenait seule dans son allée de tilleuls aux branches sans feuilles, elle avait reçu des mains d'un exprès monté dans une carriole poudreuse, une dépêche venant de Paris et adressée au bureau d'un gros bourg éloigné de trois lieues de la Coudraie.

Elle avait donné au commissionnaire un généreux pourboire et il était parti.

La dépêche était assez énigmatique et pourtant elle l'avait comprise sans peine.

C'était la réponse à la lettre que la baronne avait expédiée pour elle à Jean de Vrigny.

Il était désespéré et voulait la voir.

Alors il serait à la Coudraie vers dix heures et lui demandait instamment un rendez-vous au pavillon, où ils seraient seuls.

Il voulait être fixé sur son sort.

Il le lui disait en termes mystérieux dont nul autre qu'elle n'aurait pu deviner le sens.

Devait-elle refuser?

Confiante dans le caractère de celui qui lui adressait cette supplique, elle n'osait pas.

Et de plus, un secret entraînement l'en empêchait. Elle ne